

LE

PASSE-TEMPS

ET

LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>A bas les masques !</i>	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
Nos Théâtres.....	X...
Lettre parisienne : <i>Une Parisienne au loin</i>	Arsène ALEXANDRE
Libre Chronique : <i>Lendemain de Noces</i>	FRANC-SILLON.
Ballade à Saint Antoine de Padoue.....	Maurice d'ORFEUIL
Souvenirs d'autan.....	Emile DELON.
A propos du Féminisme.....	Renée d'ULMÈS.
Palmé.....	Eugène FOURRIER.



CAUSERIE

A bas les Masques

Le bruit court avec une certaine persistance que le Carnaval a été particulièrement animé cette année.

Les nombreuses attaches que j'entretiens avec le monde où l'on est censé s'amuser, m'autorisent à déclarer que ce bruit est absolument dénué de fondement : il y a longtemps que le Carnaval est mort et les événements auxquels nous assistons, ne sont pas de ceux qui pourraient le ressusciter.

Tous les ans, quelques fumistes sans scrupules — reviennent avec ardeur — à la même charge.

Ils font adroitement sonner les grelots du vieux Momus, évoquent — à dessein — le char enrubanné de Thespis ; les Bacchanales grecques, où les hommes se montraient le visage barbouillé de suie ou de lie de vin ; les Saturnales romaines, où les valets prenaient les habits de leurs maîtres et se travestissaient en grands seigneurs ; les Beuveries, sans fin, du Moyen Age, puis — arrivant à notre époque — ils prétendent hardi-

ment querien n'est changé, que tout est à la joie, et nous convient — sur les airs entraînants du *Carnaval de Venise* — aux franchises lippées, aux réjouissances les plus folles, aux fêtes les plus écornifistibulantes, pour parler le langage imagé des artistes du café-concert.

Et puis... rien ! ces alléchantes évocations restent sans écho : en fin de compte, chacun de nous se retrouve — comme le Monsieur en habit noir de Gavarni — déguisé en « un qui s'embête à mort ! ».

Est-ce que cette plaisanterie — renouvelée des Grecs et des Romains — ne constitue pas, au premier chef, un délit de fausse nouvelle parfaitement caractérisé ?

Si l'on tenait sérieusement à en rechercher les auteurs, c'est évidemment parmi les fabricants de masques qu'on les trouverait ; eux seuls sont directement intéressés à nous faire croire que l'ancien Carnaval ressuscité, rajeuni, remis à neuf, vient de sortir de sa tombe avec toute une suite de déguisements originaux et de mascarades divertissantes.

Il est certain que depuis bientôt un demi-siècle, l'industrie des nez en carton est dans le marasme. Je me demande même comment elle a pu se soutenir jusqu'ici.

Avant 1870, on prétendait qu'elle était secrètement subventionnée par le Gouvernement impérial, désireux de donner le change aux populations en facilitant l'essor de la gaité et de la bonne humeur nationales.

La République n'a pas suivi les mêmes errements, elle ne force personne à s'amuser : on s'en aperçoit bien !

A tout prendre, c'est une grande sécurité pour l'Etat quand le peuple songe à se divertir. Jamais l'idée ne viendrait

aux gens qui veulent renverser l'ordre de choses existant, de descendre dans la rue avec des faux-nez en forme de poignards, des yeux cerclés de lunettes vertes ou rouges, des faces de pierrots, de nègres, de sauvages, de cholériques, de Chinois, d'Anglais, de portières ou d'Alphonse ; la police — elle-même, qui entend fort mal la plaisanterie — aurait toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

Il est permis aux seuls conspirateurs d'opérette, de conserver un semblant de prestige, en chantant — à la sourdine — comme dans la *Fille de Mme Angot*.

Pour tout le monde (bis)
Il faut avoir
Perruque blonde (bis)
Et collet noir !

Une statistique récente établit que — bon an, mal an — Paris consomme à lui seul douze cent mille masques, soit à peu près le quart de la consommation universelle.

Il y a là, très certainement, une évaluation surfaite de moitié.

Les fabricants de masques sont — du reste — peu nombreux ; on en compte quatre à Paris, deux en Belgique, deux en Allemagne et un en Grèce ; soit en tout neuf fabricants pour le monde entier.

A vrai dire, ce sont des malins qui s'entendent à merveille pour « allumer » le public, lui faire croire qu'ils travaillent, à toutes rames, pendant les douze mois de l'année et que février venu, ils ne peuvent plus suffire aux commandes.

Si l'un d'eux s'avisait de répondre au statisticien qui l'interroge :

— Je ne fabrique que six mille douzaines de masques par année. Les prix varient de 0. 60 centimes à six francs la douzaine ; si mon père ne m'avait pas

laissé, en mourant, quinze cents francs de rente péniblement amassés dans les d'nrées coloniales, il me serait impossible de joindre les deux bouts. »

La statistique n'aurait plus qu'à verser un pleur sur la disparition définitive du masque.

Le chiffre de cinq millions de masques — soi-disant entrés dans la consommation courante — ne laisse pas que de me plonger dans une profonde stupéfaction, même en tenant compte des besoins de l'exportation.

J'ai eu beau ouvrir démesurément les yeux pendant les deux mois qui viennent de s'écouler, je n'ai constaté aucun changement dans la physionomie de mes concitoyens : ils continuaient à circuler — de nuit et de jour — avec la figure que la nature leur a donné et bien que nous soyons au 1^{er} mars, je n'ai encore rencontré aucune de mes connaissances avec un appendice nasal en carton.

Etonnez-vous — après cela — que je sois devenu très sceptique à l'endroit de ce qu'on appelait autrefois « les joies du carnaval ! »

Si peu exhubérantes que soient ces joies, le maire de Calais s'est avisé de les restreindre encore : il a formellement interdit la circulation des personnes masquées, non seulement dans les rues, mais aussi dans les salles de bal et autres lieux publics.

Cet arrêté — qui équivaut à la suppression officielle et définitive du masque pendant la période du carnaval — s'est inspiré très certainement de celui qui fut pris, il y a quelques années, par un autre maire du même département, celui de Saint-Pol.

On n'est pas gai, décidément, dans le Pas-de-Calais !

Ce trop pudibond magistrat municipal n'autorisait le port du masque et du travestissement qui pendant trois heures dans la journée du dimanche gras et pendant cinq heures dans celle du lundi.

Le mardi-gras, avant huit heures du matin et après sept heures du soir, il était expressément défendu de paraître masqué ou déguisé de quelque manière que ce fût.

Que diable les braves habitants de Saint-Pol pouvaient-ils bien se mettre sur la figure ou sur le dos, pour encourir — à ce point — les foudres administratives ?

Si le carnaval avait quelque velléité de revenir, il ne faudrait pas beaucoup d'arrêtés de cette force pour lui en ôter — à tout jamais — l'envie.

De par le bon plaisir de certains ma-

gistrats — trop enclins à voir partout l'ordre compromis et la vertu menacée — les jours gras finiront par devenir des jours excessivement maigres.

Je sais bien que le Carnaval de la politique nous reste : celui-là n'est pas près de chômer. Il est, malheureusement, de tous les jours de l'année, avec ses masques lamentables ou pleurards, burlesques ou menaçants.

A ce spectacle peu réjouissant je préfère de beaucoup — si triste soit-il — celui de ces pauvres diables qui — victimes d'une tradition surannée — s'aventurent pendant les jours gras, sur la voie publique, affublés d'oripeaux sordides.

Accueillis d'abord par les quolibets de la foule, ils sont bientôt réduits — pour échapper aux coups des gamins qui les poursuivent — à se livrer à une course folle, effrénée, éperdue, comparable à celle de ces chiens à la queue desquels de mauvais plaisants ont attachés une casserolle.

Au joyeux Carnaval de nos pères, il ne manquait plus que des martyrs : il les a.

Pierre BATAILLE.

Echos Artistiques

Deux grandes premières représentations ont été données à Paris en cette dernière semaine.

A l'Opéra : *Astarté*, de M. Xavier Leroux ; à l'Opéra-Comique : *La Fille de Tabarin*, comédie lyrique de M. Gabriel Pierné, sur un livret de MM. Sardou et Ferrier.

C'est le *Roi de Paris*, trois actes de M. Georges Hue, qui sera maintenant la première nouveauté de l'Opéra, dans cinq ou six semaines.

M. Valcourt vient d'être appelé à la direction du Grand-Théâtre de Montpellier.

Après avoir longtemps tenu les rôles de jeune premier. M. Valcourt avait inauguré sa carrière directoriale en prenant la direction du Grand-Théâtre de Nîmes avec M. Grégoire, puis celle du théâtre de Béziers pour revenir en dernier lieu à celle de Nîmes qu'il dirigeait tout seul.

La première représentation du nouvel opéra-comique de M. Siegfried Wagner, intitulé *Le jeune Duc étourdi (Herzog Wildfang)* a eu lieu à Munich le 26 février. Beaucoup d'intendants et de directeurs de théâtres d'Outre-Rhin y assistaient.

La représentation de retraite de M. Bergalonne, chef d'orchestre à l'Opéra de Genève, a été donnée cette semaine.

M. Bergalonne occupait depuis 42 ans le pupitre.

Les costumes de théâtre sont-ils insaisissables comme instruments indispensables à l'exercice de la profession d'acteur ? La question a été posée par Mlle Savine, ancienne pensionnaire du Grand-Théâtre de Marseille, devant le tribunal correctionnel. Cette artiste, qui avait été engagée au théâtre de la Nouvelle-Orléans, ayant été saisie, déménagea tout ce qui était nécessaire à l'exercice de son art ; d'où poursuite devant la 9^e Chambre qui a acquitté Mlle Savine. Les costumes de théâtre ne sont donc pas saisissables.

« Celle-ci est à raconter », dit un de nos confrères italiens, l'*Arpa*, et il a raison. Or donc, l'administration du théâtre San-Carlo de Naples se vit obligée dernièrement de suspendre les représentations de *la Tosca*, et elle en donna pour cause une indisposition de Mme Pandolfini. Mais voici qu'on apprit ensuite que Mme Pandolfini jouissait d'une santé florissante et que le véritable malade était l'incomparable ténor De Lucia. Seulement « celui-ci dans sa divinité, ne voulait pas, comme un mortel quelconque, paraître soumis à la moindre infirmité ». Le fait est qu'on n'avait pas encore inventé celle-là.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Les dernières représentations de *Siegfried* sont annoncées. L'œuvre wagnérienne cédera, sous peu, la place à *Princesse d'Auberge*, le drame lyrique de M. Jan Blocks.

Voici, aussi succinctement que possible, l'analyse du livret de M. Nestor de Tière, traduction de M. Lagye.

L'action se passe dans les Bruxelles de 1750.

Au premier acte, nous sommes dans un carrefour, aux environs de la Grand-Place ; là se trouve l'entrée de l'auberge du père Bluts, un ivrogne fiellé, dont les filles, l'aînée surtout, la belle Rita, achalandent l'établissement par l'affluence des galans qu'elles y attirent.

Rita, la princesse d'auberge, avait pour amant Rabo-le-Forgeron, mais elle lui a donné un successeur dans la personne de Merlyn, un musicien qui, pour elle, abandonne sa fiancée, la douce Reinilde, auprès de laquelle il ne saurait trouver les sensations aiguës dont son âme est avide. Merlyn a été attiré par Rita, à l'instigation de Marcus, un faux ami épris de Reinilde, qui espère bien profiter de la brouille qui ne peut manquer de survenir entre Merlyn et la jeune fille, lorsqu'elle apprendra qu'il lui est infidèle.

Merlyn, contre qui Rabo nourrit une haine féroce et sournoise, reste insensible à l'influence apaisante du foyer où, au second acte, sa mère et sa fiancée cherchent à le retenir.

Rita, costumée en Flore — on est au Mardi-Gras, — vient relancer Merlyn, qui pourrait, pour lui plaire, revêtir le manteau

bleu de Zéphyr. Merlyn avait entrevu un instant le calme du bonheur paisible et pénétrant qu'il rencontrerait auprès de Reinilde ; mais la jalousie, habilement excitée par Marcus, ressaisit le malheureux artiste, et le fait encore plus la chose de cette Rita maudite, au côté de laquelle il s'affiche sous des oripeaux de carnaval.

Ce spectacle avive la haine de Rabo, et, tandis que la joie populaire s'épanche dans la ville en fête, le forgeron provoque dans un duel au couteau le malheureux amant de Rita, et le tue, alors que l'artiste, vainqueur du concours ouvert par le prince de Lorraine, entend proclamer sa gloire tardive et inutile.

Reinilde se saisit du couteau qui vient de frapper Merlyn, et se précipite sur la princesse d'auberge, celle qui cause son malheur et celui de son fiancé. Mais son bras ne s'abaisse pas... le châtement serait trop doux ; l'éternel remords la vengera mieux. Et Reinilde maudit à la fois Rita et Marcus, le fourbe.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Après la *Dame aux Camélias*, *Sapho* et *Zaza*, il nous a été permis de revoir cette semaine Mlle Suzanne Munte dans *Froufrou* et nous devons dire que le rôle de l'héroïne de la jolie comédie de Meilhac et Halévy trouverait difficilement une meilleure interprète.

L'excellente artiste, appelée à Marseille, fera ses adieux au public lyonnais, lundi soir dans la *Robe rouge* de Brieux.

La direction des Célestins doit donner prochainement le *Coup de fouet*, joué en ce moment aux Nouveautés, elle annonce en outre la mise en répétition des *Pauvres de Paris*, de la *Cagnotte* et de la *Jeunesse des Mousquetaires*.

THÉÂTRE-BOUFFES DE LA SCALA

C'est *M'Amour*, qui va succéder à *Niniche* la joyeuse opérette dont le succès n'est pas encore épuisé.

M'Amour n'a jamais été joué en province, et c'est par traité spécial que M. Guillet a pu s'assurer pour Lyon le droit de représenter cette charmante pièce actuellement interprétée avec succès au Théâtre du Palais-Royal.

Lettre Parisienne

UNE PARISIENNE AU LOIN

Le sujet de cette chronique parisienne se passe très loin de Paris, je dois en avertir tout d'abord le lecteur.

Une femme (une Parisienne, il est vrai), explore en ce moment certaines régions du Para et elle révèle ainsi aux Paraenses eux-mêmes les ressources et les beautés de leurs propres terres dans

ce qu'elles avaient, jusqu'ici, d'inaccessible.

Cette femme, c'est la veuve de l'explorateur Coudreau, qui l'avait associée à ses recherches et à ses rudes labeurs. Alors que tant de piètres ambitieux et de médiocres cabotins remplissent le monde de leur nom, il est triste d'avoir à rappeler ce qu'était ce Coudreau que nous venons de nommer. Ce fut un homme brave et spirituel, plein d'entrain et de savoir, qui a écrit un livre aussi beau que révélateur sur la Guyane, et un certain nombre d'ouvrages également remarquables sur ses diverses explorations dans l'Amérique du Sud.

Si l'on avait écouté ses conseils et si on lui avait fait la situation qu'il méritait, peut-être, d'abord ne fut-il pas mort à l'heure présente, et sûrement la France n'aurait pas perdu les immenses territoires du contesté Franco-Brésilien. Nous aurions encore un homme de grande valeur (ce dont on a toujours besoin) et des ressources considérables que nous allons souvent chercher dans des endroits chimériques alors que nous les avons sous la main pour ainsi dire.

Dans le grand mouvement de colonisation et d'exploration du « siècle dernier », Coudreau aura une page des plus importantes. C'était une figure vraiment française et je me rappelle avec quel plaisir nous le voyions revenir parmi nous ses amis, à la suite de chacune de ses longues et accablantes missions. Nous le plaignions quand il était absent et cependant il était heureux à sa manière. En réalité, il étouffait dans nos villes et il ne pouvait supporter sans frémir les rapports qu'il avait avec l'administration française à laquelle il préférait de beaucoup, et non sans raison, ses relations avec les tigres, les serpents boas et autres bêtes des forêts vierges.

Jamais, quelles que fussent ses impatiences cachées, ses déceptions, ses colères intimes, ses tristesses innées, car au fond c'était un pessimiste, sa belle humeur ne l'abandonna. Je me souviens d'une lettre que je reçus un jour et qui me navra. Il me racontait qu'il venait en pleine exploration de perdre dans les eaux implacables d'un rapide, toutes ses notes, tout son bagage en un mot, toute sa fortune, et cette lettre se terminait par un magnifique défi à la destinée, implacable contre lui. J'ignorais, l'ayant à mon grand regret perdu de vue, comme cela a lieu dans la vie souvent pour les êtres qui vous sont le plus sympathiques, qu'il se fut marié et que sa femme eut été à ce point digne de lui.

Mme Coudreau, une fois son mari mort, a continué ses travaux, ses explo-

rations. Il fallait faire honneur à des engagements pris ! Et pour cela, cette vaillante femme oubliant ses tristesses intimes (peut être au contraire s'en faisant une force) a de nouveau parcouru les routes périlleuses qu'elle avait naguère entreprises avec son compagnon et les a poussées plus loin. N'est-ce pas là un drame humain d'une grande beauté ?

Or, il se trouve que cette vaillante veuve a révélé aux habitants du Para, des ressources considérables. Elle a rendu des services à la science, au commerce, et elle se trouve sinon dans la détresse, du moins dans un grand besoin d'aide. Il va sans dire qu'il ne faut compter en aucune façon sur l'appui de la France. Comme nous avons laissé Coudreau mourir et que nous n'avons jamais rendu justice à ses beaux efforts, il serait naïf de penser qu'une administration puisse s'intéresser à une femme qui poursuit son œuvre avec autant de piété que de courage. Mais il paraît que les habitants du Para et leur gouvernement seraient disposés, s'ils voyaient que, sinon la France, du moins quelques Français ayant un peu de crédit auprès de l'opinion, s'intéressent à cette courageuse, à lui voter une pension qu'elle a cent fois gagnée. On juge si j'ai saisi avec empressement l'occasion qui m'était offerte de dire un mot dans cette affaire, puisqu'elle concerne une personne qu'a tant aimée un homme qui m'avait tant séduit. Le voilà dit ce mot. Quel bonheur s'il contribuait si faiblement que ce soit, à obtenir le peu que l'on demande à un pays que l'on m'affirme plus généreux et plus reconnaissant que le nôtre.

Arsène ALEXANDRE.

LIBRE CHRONIQUE

Demain de Noes

Le jeune et élégant président Deschanel vient de remonter au fauteuil avec la douce auréole du premier quartier de la lune de miel ; sans paraître se soucier outre mesure des extravagantes interpellations dont le menaçaient les aimables feuilles libertaires et socialo-révolutionnaires, qui ne parlaient rien moins que de le hisser à *La Lanterne*, pour avoir trop coquettement espacé les cérémonies civiles et religieuses de son mariage et pour avoir fourni au curé de Saint-Germain-des-Prés l'occasion d'une allocution nuptiale, au cours de laquelle il osa traiter de « Mademoiselle », celle qui était depuis plusieurs jours, par devant le code « Madame » Paul Deschanel.

Et M. Loubet, impassible, avait sanctionné de sa présence cette profanation des immortels principes de la démenche collectiviste ! *Horresco referens*.

* * *

Pourtant, le conciliant Deschanel (Paul) en conduisant à l'autel sa gracieuse Virginie — c'est-à-dire Mlle Germaine Brice — avait fait à nos farouches aboyeurs en Chambre cette concession d'arborer la redingote républicaine, au lieu de l'aristocratique « sifflet d'ébène », d'où vote de blâme de ses mondains électeurs de la droite parlementaire; ce qui l'assied, moralement — entre son fauteuil à l'église et celui de la présidence de la Chambre — les basques par terre.

* * *

Mais d'autres griefs signalaient encore son court voyage de noces sur la Côte-d'Azur.

Ne s'est-il pas avisé de donner à l'hôtel de Cannes, où il était descendu avec sa jeune et charmante épouse, le faux nom de M. et Mme Dubreuil! ce qui le constituait même récidiviste dans ce cas pendable; car la chronique raconte que c'est au cours d'une excursion qu'il effectuait *incognito* à Florence, sous le nom de Pierre Duclaux (encore un faux nom), qu'il fit l'agréable connaissance de celle qui devait devenir la compagne de sa vie.

En présence d'aussi coupables agissements, les purs d'extrême-gauche en sont même à se demander si le nom de Deschanel, qu'il arbore au Palais-Bourbon, est bien le sien et, si ce n'est pas un audacieux anonyme qui se permet d'y agiter la sonnette présidentielle.

FRANC-SILLON.

Ballade à Saint Antoine de Padoue

Pour les jolies habituées du tapis vert.

*Bon Saint, si doux et si gentil,
Que chacun prie et chacun loue,
Bon Saint, à l'esprit si subtil,
Par qui tout ennui se dénoue;
Vous que le Bon Dieu chérit tant
Et dont la grâce l'amadou
Pour les humains à tout instant,
Bon Saint Antoine de Padoue!*

*Sur l'océan traître du jeu
Voyez errer ma triste proue,
Elle va sombrer avant peu
Sous la guigne qui la secoue;
Bon Saint, faites qu'à ce moment
Par Vous ma barque se renfloue
Et que le Ciel me soit clément,
Bon Saint Antoine de Padoue!*

*Ce n'est point pour un vain plaisir,
Bon Saint Antoine, que je joue;
Me « Refaire » est mon seul désir,
Au tapis c'est ce qui me cloue,
Vous, que j'implore jour et nuit,
Faites que votre main déjoue
La déveine qui me poursuit,
Bon Saint Antoine de Padoue!*

ENVOI

*Prince des Saints du Paradis
Vers moi daigne orienter la roue
Qui porte les maravédis,
Bon Saint Antoine de Padoue!*

MAURICE D'ORFEUIL.

Souvenirs d'Antan

L'atelier du peintre Guy, que nous appelions familièrement le papa Guy, était situé au septième étage d'une maison dont la façade donnait sur le quai du Rhône, en face de la Bibliothèque municipale. On y accédait par un escalier en colimaçon fort étroit, comme on en voit encore dans les clochers des vieilles cathédrales. Une corde graisseuse servait de main-courante aux premiers étages, mais elle cessait brusquement, comme si le propriétaire eût jugé les locataires des étages supérieurs indignes d'une telle munificence. Au troisième palier, une large baie éclairait l'escalier, et permettait à l'ascensionniste de contempler les caisses et emballages déposés, par les maraichers, le long du mur du marché des Cordeliers. Enfin, au septième étage, au fond d'un corridor étroit et sombre, s'ouvrait l'atelier du peintre, éclairé par des châssis vitrés. Les quatre murs de l'appartement étaient garnis de haut en bas, en manière d'*ex-voto*, de petits tableaux faits par le maître, et dont la plupart étaient de vrais chefs-d'œuvre. Une de ces pochades attirait surtout les regards: elle représentait un moine espagnol, porteur d'un immense parapluie rouge, et monté sur un âne, les jambes ballant de çà, de là. Ce parapluie, d'un rouge éclatant, rappelait au papa Guy un triomphe de sa prime jeunesse. C'est lui qui, le premier, avait osé employer une couleur aussi violente, et il en voulait beaucoup au peintre Frappa de lui avoir volé son parapluie et d'en avoir affublé un curé dans une de ces scènes peu édifiantes que le maître stéphanois reproduisait, chaque année, aux Expositions des Beaux-Arts.

Parmi les élèves qui fréquentaient l'atelier Guy, à cette époque déjà lointaine, on rencontrait Seignol, aujourd'hui professeur de peinture; il s'essayait, pour ses débuts, à ses effets de neige dont le papa Guy lui avait donné la recette; c'était encore M. Bérard, devenu plus tard député du Rhône, qui abusait du rouge de Venise et du bleu indigo pour ses paysages de l'Inde; puis les demoiselles Garcin, dont l'une s'est déjà fait un certain nom dans le portrait. Le jeune Luigini, le fils de l'ancien chef d'orchestre, fort bien doué comme peintre et comme musicien, faisait aussi ses débuts; enfin, d'autres dames et seigneurs de moindre importance, parmi lesquels votre serviteur qui, après avoir quitté les affaires à un âge peu tendre, s'était écrié: « Et moi aussi je serai peintre », et était venu se faire inscrire à

l'atelier Guy, non sans s'être muni, au préalable, chez Dusserre, de tout ce qu'il fallait pour peindre, comme disent les servants de café.

Le papa Guy circulait au milieu des chevalets, corrigeant une pochade, gourmandant un élève, sa longue blouse blanche flottant au vent, son œil gris-bleu pétillant de malice, animant l'atelier de sa façon intarissable et criblant de traits toujours acérés la peinture décorative et son protecteur, M. Aynard, qui faisait tous ses efforts pour la mettre en valeur. Notre cher maître était affligé d'un tremblement nerveux dans les mains, qui semblait devoir lui interdire l'exercice de sa profession, mais il n'en était rien: à mesure que cette main, qui traçait dans l'air des zig-zag inquiétants, s'approchait de la toile, elle se calmait, puis le poignet s'appuyait sur le rebord du chevalet et, vlan! le trait partait comme un coup de pistolet et venait se fixer net, parfait, sans bavure, sur la toile; puis le tremblement reparaisait jusqu'au coup de pinceau suivant.

Parmi les visiteurs qui, de loin en loin, entrebâillaient la porte de l'atelier, on pouvait distinguer un monsieur âgé, à la tournure encore jeune, vêtu d'un long pardessus marron et qui, après avoir jeté un coup d'œil craintif autour des chevalets, se décidait enfin à sortir de sa poche une petite planchette qu'il montrait anxieusement au maître; le regard du visiteur était doux et chargé d'une vague tristesse; il écoutait avec beaucoup d'attention ce que lui disait à voix basse le maître qui, de son côté, montrait au visiteur un respect que nous n'étions pas habitués à lui voir. Puis, le colloque terminé, le visiteur repliait sa planchette dans un journal, et s'en allait de ce même pas timide, apeuré, sans avoir échangé un seul mot avec les élèves de l'atelier.

Je rencontrais assez souvent le vieux monsieur dans l'escalier, mais nous n'échangions aucune parole. Il n'y avait rien dans ce regard, pourtant empreint de douceur, qui indiquât un désir bien vif d'entrer en relations et, de mon côté, la nature, quoique généreuse à mon égard, ne m'a pas doué d'un air bien communicatif. L'auteur de mes jours disait souvent que ma place était dans une compagnie des Pompes funèbres, et que nul n'aurait dit d'un air aussi convaincu que moi: « Messieurs les parents, prenez votre rang ».

Ce qui contribuait à nous éloigner l'un de l'autre, c'est que nous ayions tous deux beaucoup de peine à faire l'ascension des sept étages; l'un était obligé de s'arrêter pour tousser avec moins de peine, l'autre (c'était moi) pour demander

au mur aide et protection contre des vertiges qui menaçaient de me jeter à terre. Nous étions donc quelque peu rivaux, non au point de vue de l'art, ou pour la possession d'une belle dame, mais pour la possession de cette fenêtre du troisième étage, espèce d'oasis qui nous permettait de reprendre des forces pour terminer notre interminable ascension. Malheureusement le circuit de l'escalier était tellement court que deux personnes ne pouvaient se tenir sur le même plan, et qu'aucun de nous n'était d'humeur à céder cette place, si difficilement conquise. *Beati possedentes*, a dit Bismarck, et chacun de nous éprouvait la justesse sinon la justice de ce nouveau principe de droit. Nos relations d'escalier étaient donc des moins cordiales, chacun de nous ayant fini par se persuader qu'il avait des droits supérieurs à ceux de l'autre à la possession de la bienheureuse croisée.

J'avais souvent demandé à M. Guy le nom du visiteur, mais il avait toujours évité de me répondre, lorsqu'un jour, nous trouvant seuls à l'atelier, il me dit brusquement: « Delon, vous qui faites des vers — je n'avais pu cacher cette infirmité à mon maître — voulez-vous que je vous dise le nom de ce vieux Monsieur? » Et, sans me donner le temps de répondre: « Eh! bien, c'est Soulyary ». Le papa Guy jubilait de mon étonnement. Oui, c'était Soulyary, le poète, Soulyary le peintre, qui apportait ses pochades à son vieil ami Guy; c'était Soulyary que je traitais si cavalièrement dans l'escalier, et auquel je refusais souvent une minute de repos! J'étais désolé, anéanti, et je ne savais comment j'allais m'y prendre pour demander pardon de ma grossièreté à mon illustre confrère.

Je n'eus pas le loisir d'y penser longtemps; ma maladie s'aggrava subitement, et on me trouva un jour étendu sans connaissance dans l'escalier, juste punition de mon forfait. Il me fallut renoncer à cette carrière qui s'annonçait si brillante, et je dus m'écrier, comme autrefois Néron mourant: « O Lyon, quel artiste tu vas perdre! »

Je me rétablis pourtant ou, pour mieux dire, je remplaçais cette maladie par une autre, car je ne reste jamais sans maladie, et c'est à cette succession de maux qui s'éliminent les uns par les autres, que je dois l'excellente santé dont je jouis.

J'allais donc voir de nouveau mon vieux maître, mais en entrant dans l'atelier je pus me convaincre qu'il était frappé à mort. Il était pourtant encore devant son cheval, mais je ne pus obtenir un mot de lui et ne pouvais moi-même articuler une pa-

role. Je sortis navré et, peu de temps après j'apprenais sa fin. Soulyary aussi était mort, mais il avait pu voir autour de sa tête mourante les premiers rayons de cette gloire, si longtemps et si tranquillement attendue.

Si Vingtrinier, qui a été un de ses amis, nous a montré, dans un article de la *Revue du Siècle*, un Soulyary spirite, croyant aux farfadets, aux apparitions, aux pressentiments, je vous présente un Soulyary peintre, non moins authentique que le premier. A-t-il laissé quelque chose de cette peinture qu'il cachait si soigneusement à nos regards? je l'ignore. On l'a dit avant nous, tous ces grands artistes ne sont jamais satisfaits de la gloire qui leur échoit; il faut toujours qu'ils en briguent une autre à côté, qui leur est généralement refusée. Ingres, le grand peintre, auteur de la « Source », jouait du violon et n'était satisfait que lorsqu'on le félicitait sur son talent de violoniste. Victor Hugo dessinait, et n'avait rien de plus pressé que de montrer à ses visiteurs ses ébauches et ses dessins. En a-t-il été de même de Soulyary? Je ne sais, mais l'air embarrassé avec lequel il présentait ses pochades au maître, me fait craindre qu'il n'ait jamais reçu de la Muse qui préside à la peinture, que des caresses platoniques, et j'incline à penser que l'ascension des sept étages de la maison Guy ne lui a guère été plus favorable qu'à son obscur rival.

Emile DELON.

CONCERT ALBERT REHFOUS

On nous annonce pour le 1^{er} mars, à la Salle Philharmonique un concert donné par le violoniste Albert Rehfous, professeur au conservatoire de Genève.

M. A. Rehfous est un jeune qui a déjà remporté d'éclatants succès. Après avoir commencé ses études musicales à Genève, il alla à Paris où, pendant huit ans, il travailla sous la direction du célèbre violoniste Marsick.

Nous savons également que le piano sera tenu par Mme Rehfous, une musicienne consommée. On trouve des billets de concert chez M. Clot, 15, rue de la République.

A propos de Féminisme

Celle qui fait une guerre sournoise au féminisme, par un procédé renouvelé de Lilliput: des petits liens frêles. si nombreux qu'ils deviennent une force et enchaînent les vouloirs, c'est la femme — puisqu'il faut l'appeler par son nom!

Voici quelques documents, recueillis durant un séjour dans une petite ville du Midi — je dirais un village, si je ne craignais de froisser les susceptibilités provinciales;

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**
Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Grises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.
 Par le **SIROP de HENRY MURE**
 Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — Envoi Notice gratis.

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE
 Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.
 PATE: 1 FR. — SIROP: 2 FR.
 Dépôt Général de **VALCOLATURE D'ARNICA** de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES
 Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériques.

THE DIURETIQUE DE MURE
 Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Gravières et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.
 Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.
 Ph.^o MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Espirit (Gard).
 Refuser les contrefaçons. Exiger le nom de MURE

Notre confrère René Delbost a entrepris, dans toute l'Allemagne, une tournée de récita-tions-conférences sur la langue et la littérature françaises.

Il a remporté un très vif succès à Coblenz, Osnabruck, Brème, Lubbeck, etc. et il est accueilli avec empressement par la Société allemande qui s'intéresse tout particulièrement à notre littérature.

Eviter les contrefaçons
CHOCOLAT MENIER
 Exiger le véritable nom

BOURSE Pour spéculer avec succès et recevoir GRATUITEMENT.
 1^o Le Conseiller quotidien de la Bourse et de la Banque (2^e ANNÉE)
 Bulletin financier indispensable à tout Spéculateur et donnant un compte rendu très exact de la physionomie et des tendances de chaque séance de Bourse.
 2^o Une Lettre hebdomadaire personnelle et confidentielle signalant les opérations les plus utiles et les plus fructueuses à engager.
 Ecrire au Directeur du Comptoir Financier Industriel et Commercial
 64, Rue Taibout, PARIS

PANAMA Les porteurs d'actions et obligations peuvent en retirer un intérêt immédiat. Renseignements gratuits. Ecrire Comptoir Industriel et Commercial, 1, rue de Provence, Paris.

LA PETITE GRAMMAIRE des Opérations de Bourse est envoyée gratis sur demande faite à M. MILLIAUD, 21, faubourg Montmartre, PARIS

ASTHME ET CATARRHE
 Guéris par les CIGARETTES
 ou le POUDRE **ESPIC**
 Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
 Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
 plus efficace de tous les remèdes pour
 combattre les Maladies des Voies respiratoires.
 Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
 Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
 EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ÉPILEPSIE

Guérison certaine par l'Anti-Epileptiques de Liège de toutes les maladies nerveuse et particulièrement de l'épilepsie réputée jusqu'aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison est envoyée franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien, à LILLE (Nord).

LESSIVE PHÉNIX

NE SE VEND QU'EN PAQUETS

de 1, 5, et 10 kilog., 500 et 250 gr.
portant la signature J. PICOT

Tout produit en sac toile ou en vrac, c'est à dire non en paquets signés J. PICOT, n'est pas de la

LESSIVE PHÉNIX

AVIS. Avec 1000 fr. Acheter une **PART** dans Syndicat. **CAPITAL DOUBLÉ** dans bref délai. **GARANTIE** : 6 Obligations Charbonnages à 300 fr. chacune. Remise par part, intérêt 5 %, 15 fr. par obligation. Renseignements : LACHAUD et Cie, banquiers, 44, rue St-Georges, Paris.

CHAUVES J'envoie **GRATIS** le moyen d'arrêter, de suite, la **Chute** de vos **Cheveux** et de vous faire repousser **rapidement** une **Chevelure forte et abondante** (Diplôme d'honneur, attestations). Dr PAK, Institut Capillaire, 40, rue Blanche, Paris.

RAGUENEAU
 11, r. des TOURNELLES 11
 (BASTILLE) - PARIS
 SUCCES GARANTI

POUR IMPRIMER Soi-Même

Écriture, Plans, Dessins ou Caractères d'Imprimerie
 SPÉCIMEN FRANCO



POSTICHES INVISIBLES

pour calvities partielles et totales. — Frisures garanties naturelles. — Prix exceptionnels de bon marché.

IMBERT Coiffeur-Parfumeur
 8, Cour Lafayette, LYON

La *Société* — plus ou moins frottée d'ail — est symbolisée par le maire, le percepteur, le pharmacien, le notaire, le docteur et trois ou quatre rentiers.

Que ces messieurs s'inquiètent beaucoup du féminisme, non ! Les sujets qu'ils traitent pendant l'apéritif, sont des souvenirs de jeunesse, l'état atmosphérique, quelques plaisanteries — toujours les mêmes — Mais si d'aventure vous entraînez le notaire ou le pharmacien — toujours libre-penseur depuis Homais — si, dis-je, vous parlez féminisme, ces messieurs — quand le docteur est absent — admettront la doctoresse et et aussi la femme-professeur et l'employée des Postes.

Et quelque petit rentier ventru émettra cet axiome :

— L'idéal, sûr, serait que *personne ne travaille*, sauf les *gens du peuple*.

Oh ! le mépris de ce fils de paysans enrichis, pour le frère moins riche ! Mais si l'on n'a pas de rentes, mon Dieu, les femmes peuvent bien gagner leur vie, plutôt que de mourir de faim !

Donc, le féminisme rencontre chez les hommes une indifférence plutôt sympathique.

Quelque dimanche, après vêpres, pénétrez dans le clan féminin, et là, tranquillement, parlez des femmes-médecins et des femmes-pharmaciens.

Oh ! les gloussements de poules effarées, et le ton indigné de la notaresse déclarant :

— Moi ! me faire soigner par une autre femme ! Je ne trouve pas cela DÉCENT !!!

— Et une pharmacienne... Ah ! Ah ! Ah ! — Nota : A***, le pharmacien passe ses après-midi à cheval sur la balustrade du pont, crachant dans l'eau pour faire des ronds, et ses soirées au café, cependant que sa femme pile, distille et triture des poisons à tort et à travers.

— Mais une femme ayant étudié... ho ! ho ! ho !

Écoutez la conversation de ces dames : — Elles parlent théâtre.

— Mon mari et moi, lors de notre voyage à Bordeaux, nous vîmes telle pièce ; mon mari l'a trouvée bien, et comme un homme s'y connaît toujours mieux qu'une femme en théâtre. —

— Pourquoi cela ?

Et ces dames, en chœur :

— Parce que c'est un homme !

Le voilà, l'argument qui clôt toute discussion. Un homme, fût-il entrepreneur de vidanges, est plus artiste que toute femme, plus instruit, plus intelligent, de par sa qualité de mâle. Et le refrain de ces dames :

— Pour se promener, il faut un homme.

— Pour voyager, un homme.

Et une vieille fille, au teint de citron, dit :

— Mon chat est mort, alors je pris un

jeune chien, mais j'ai dû m'en séparer, pour élever un chien : *il faut un homme !*

Mon Dieu ! je ne conteste pas que le concours de l'homme ne soit parfois indispensable, pour faire des enfants, par exemple.

Et la morale des femmes bourgeoises ! Voici un trait, *pris sur le vif*. Même décor, même société que plus haut.

La notaresse. « — Mon baby, durant sa coqueluche, fut admirablement soigné par sa nourrice, une si brave fille !

— Ah ! une fille-mère ? Comme la nourrice de ma petite Tata.

— Et comme celle de mon Toto. »

Moi, intéressée. « — Ah ! vous employez ces pauvres filles séduites !

— Certainement, nous les payons moins cher que les femmes mariées. »

Oui, nombreux sont les obstacles au féminisme, mais nombreuses sont les bonnes volontés qui, sûrement, triompheront un jour.

Renée D'ULMÈS.

PALMÉ

M. Bichonneau, honnête marchand de nouveautés du Faubourg Saint-Martin, vivait tranquillement sans autre ambition que celle de faire fortune le plus vite possible, lorsqu'une dame très bien mise et remplie de distinction entra dans son magasin.

M. Bichonneau, le sourire aux lèvres, se mit à sa disposition.

Elle fit quelques emplettes ; qu'elle solda.

— Veuillez m'envoyer le tout chez moi, dit-elle en remettant sa carte au commerçant, une carte armoriée, sur laquelle M. Bichonneau lut :

COMTESSE DE SANTA-CRUZ

AVENUE D'ANTIN

Quelques jours après, la noble cliente revint ; elle demanda à voir des échantillons.

Tout en choisissant :

— C'est étonnant, dit-elle négligemment en regardant la boutonnière de M. Bichonneau, vous n'avez aucune décoration.

Bichonneau rougit ; pour la première fois, il éprouva une sorte de honte de ne pas être décoré.

— Vous n'êtes pas ambitieux, reprit la comtesse.

— J'ai de l'ambition comme un autre, dit Bichonneau, mais je ne suis pas intrigant.

— Qui vous empêche de le devenir ? demanda la comtesse.

— Je n'ai pas de relations.

— Si ce n'est que cela, on peut vous en trouver ; je m'intéresse à vous, je serais heureuse de vous être agréable.

— Vous êtes trop bonne, madame la comtesse.

— On décore chaque jour un tas de rastaquouères.

— Cela, c'est bien vrai, approuva Bichonneau.

Mon mari a de belles relations, je lui parlerai de vous, je veux vous faire décorer, moi.

— Oh! madame la comtesse, dit Bichonneau, dont l'œil s'alluma.

— Que penseriez-vous des palmes académiques?

— Heu, heu!

— Le ruban violet, voilà qui ferait bon effet à votre boutonnière.

— Certes, je ne dis pas.

— Et cela vous distinguerait de vos confrères. Ecoutez-moi, je parle sérieusement: mon mari est l'ami intime d'un chef de bureau au ministère de l'Instruction publique; les décorations ressortissent à son service; le comte ira le trouver.

— Mais... je n'ai aucun titre.

— Que vous êtes jeune, on vous en forgera. A bientôt, ajouta la comtesse en se retirant, je vous donnerai une réponse.

Elle revint trois jours après.

— J'ai parlé de vous à mon mari, dit-elle, il a sondé son ami, cela peut se faire; venez à la maison demain, le comte vous présentera.

Bichonneau, enchanté, remercia chaleureusement la comtesse.

Le lendemain, il se rendit au rendez-vous.

Le comte de Santa-Cruz le reçut avec cordialité; correctement sanglé dans une redingote noire, décoré de la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il avait l'air d'un gentleman accompli.

Eugène FOURRIER.

(à suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2292 du 2 mars 1901.

Chroniques: Courrier de Paris, par Ch. Clairville, illustré par J. Testevuide; Variétés: L'Aiglon, par G. Lenôtre; Théâtres, par H. Lemaire; Musique, par A. Boisard; Les grèves en France, par M.-d'Igor; Le dépôt des marbres, par L. de Montarlot; Madagascar: La route de Tamatave à Tananarive, par X.

Explication des gravures, Echecs, Rébus, Revue comique, Les Courses, par Archiduc, Le Sport, par A. Wimille; Petit courrier des Théâtres, Memento de la Semaine, Les Livres, par Pierre Duc, etc., etc.

Nouvelle: Le Roy se décide, par G. E. Bertin, illustrations de Simont.

Le numéro: 50 centimes.

CATALOGUE DE JOURNAUX DU COURRIER DE LA PRESSE

21, boulevard Montmartre, Paris (II^e).

Liste complète des journaux français, Paris, départements et colonies. Chroniqueurs et critiques. — Renseignements techniques, etc., etc. Services des théâtres et des éditeurs aux journaux et revues, journaux étrangers, environ 13,000 journaux, dont 3,800 à Paris, 4,500 pour les départements et colonies et 4,800 étrangers.

1 volume in-8° cartonné, de 400 pages, aux bureaux du Courrier de la Presse, boulevard Montmartre, 21.

Prix: au bureau, 3 francs; franco domicile à Paris, 3 fr. 25.

Départements et étranger, 5 fr. 50; contre mandat-poste.

Recommandation franco 0 f. 10; étranger 0 fr. 25.

Nous reprendrons incessamment la suite de l'intéressant travail sur PIERRE DUPONT ET SON ŒUVRE, par J. Eschmann fils.

Spectacles et Concerts

CASINO DES ARTS

Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié. Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.

PALAIS DE GLACE

(Boulevard du Nord).

Tous les jours de 9 h. 1/2 du matin à minuit, patinage sur la vraie glace.

GUIGNOL DU GYMNASSE

30, quai Saint-Antoine.

Tous les soirs *Guignol fin de Siècle*. Dimanches et fêtes, matinée de famille à 2 heures.

MÉNAGERIE BIDEL

Cours du Midi.

Tous les jours, à 3 h. et 9 heures, représentation suivie du repas des animaux.

BULLETIN FINANCIER

La liquidation, qui a commencé aujourd'hui par la réponse des primes, paraît devoir s'effectuer dans de bonnes conditions.

Les reports seront, comme d'habitude, très faciles, l'argent étant très abondant.

Le marché est mieux disposé et les cours ont des allures satisfaisantes.

Nous retrouvons le 3% à 102.22; le 3 1/2 102.80.

La Banque de France cote 3.775.

Signalons la meilleure tenue du Comptoir National d'Escompte à 580; du Crédit Lyonnais à 1.086; le Crédit Foncier cote 661 et la Société générale 618.

Pas de changement notable sur les Chemins Français.

Le Lyon est à 1.780; le Nord à 2.295 et l'Orléans à 1.720.

Le Suez passe de 3.680 à 3.692.

La reprise est peu sensible sur les fonds étrangers.

L'Extérieure à 7.232; l'Italien à 9.585; le Portugais à 2.522.

Le Russe 3% 1891 cote 87.40; le Turc à 24.60 et la Banque Ottomane à 549 n'ont pas varié.

CŒUR

Palpitations, Affections mitrales ou aortiques, Anévrismes
Hydropisies guéries par

DRAGÉES

TONI-CARDIAQUES LE BRUN

(CAFÉINE IODOFORMÉE ET STROPHANTUS)

Dépot gén.: PHARMACIE CENTRALE, Faub. Montmartre, 52, Paris

Médaille d'Or, Havre 1887

MESDAMES! contre douleurs, retards et suppressions des époques, les **Pilules MICHEL**, pharm., rue des Fabriques, Bruxelles (Belgique), agissent toujours sans danger. Elles sont supérieures à l'Apiol, à la Rue et à la Sabine. Brochure franco sur demande affranchie pour l'étranger.

HYGIÈNE et BEAUTÉ de la PEAU

CRÈME VELOUTINE Ch. FAY

9, rue de la Paix, Paris. Invent. de la Veloutine



CRÈME SIMON
POUDRE SAVON

† Sont adoptés par les Dames du monde entier pour adoucir, velouter, blanchir la peau du visage et des mains. †
Se méfier des contrefaçons et imitations



APPROBATION DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

ANÉMIE, CHLOROSE (PÂLES COULEURS)
VÉRITABLES **Pilules** DU **D. BLAUD**
UNE DES PLUS SIMPLES, DES MEILLEURES ET DES PLUS ÉCONOMIQUES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES

Professeur BOUGHARDAT (Form. Magis. 1313)

Les pilules ne se détaillent pas, mais se vendent en flacons de 100 et 200 pilules au prix de 3 et 5 fr. **BLAUD**
Chaque pilule porte gravé le nom **A. SCIORELLI, PARIS**
Se trouvent dans toutes les Pharmacies.

Le Propriétaire-Gérant: V. FOURNIER.

VIN NATUREL SUPÉRIEUR, dep. 30 fr. la pièce de 218 litres. Paiement à votre gré. Tout envoi qui ne plait pas est remboursé. J'offre à tous le moyen sûr de recevoir de vin **GRATUITEMENT**. Demander renseignements. Ecrire Président de la Ligue des Vignerons, à Nîmes (Gard).

VIN ROUGE Naturel, sans plâtre, goût parfait, de bonne conservation, 45 fr. la pièce de 216 lit., 26 fr. la 1/2 pièce.
VIN BLANC de Graves, 75 fr. la pièce. Valeur 40 fr. la 1/2 pièce. Valeur 90 jours. Rendu à votre gare. Régie comprise. Représentants sérieux qui ne plait pas (Echant. 60°) D. FLOUTIER, vigneron, près Beaucaire (Gard).

La preuve que l'Emgie guérit

ECZÉMAS

C'est que MEIGE, pharmacien au Vésinet (Seine-et-Oise) envoi ce produit (3fr.) payable après essai.

La Librairie CARON, 3, rue Perronet, Paris, met en vente la brochure si intéressante et tant d'actualité du **D^r PAULIN-MÉRY : La Tuberculose et son traitement rationnel**. C'est la mise en lumière, sous une forme très précise, d'un traitement fort ingénieux, et qui donne des résultats inconnus jusqu'ici contre les **affections pulmonaires et la Tuberculose**. Envoi contre mandat-poste de **UN franc**.

ASTHME CATARRHE, BRONCHITE, OPPRESSION. Le vrai **PAPIER FRUNEAU** de **Fruneau** (Immédiat, 30 ans de succès) Ph^o. 2, FRUPEAU, Nantes, E. Rig. la Signature

Dépôt à **LYON** Tony-Ligot Parfumeur Rue de la République 7

MÉDAILLE D'OR Exposition Univers. **PARIS 1900**



ANTIRIDINE
BETESTA
 Préservation absolue desrides
 Efface Rides prématurées ou invétérées, Taches de Rousour, Marques de Variole, Signes disgracieux, etc.
ECLAT ET BEAUTÉ DE LA PEAU
LUXURANCE DES SEINS
 Développe, Embellit, Raffermi, Reconstitue la poitrine.
PRIX DU FLACON : 5 FRANCS FRANCO
SERVEL-BETESTA, Ph^o-Chimiste, Inventeur
 4, Boulevard Carnot, **VICHY**
 Dépôt chez les principaux Pharmaciens, Parfumeurs et Coiffeurs

APPAREILS DE BLANCHISSAGE

Lessiveuses Système G. BOZÉRIAN
 ENVOI FRANCO DU CATALOGUE



DELAROCHE AINÉ
 22, rue Bertrand, PARIS
 TÉLÉPHONE
 CORRESPONDANTS ET REPRÉSENTANTS A LYON

QUELQUES PARTS DE 900 Fr. disponibles jusq. fin février dans Société ayant donné 40% pendant le 1^{er} semestre 1900. Statuts et preuves justificatives envoyés sur demande faite à l'**Union Française**, 60, rue Caumartin, Paris



PARIS
Printemps
 NOUVEAUTÉS

Nous prions les Dames qui n'auraient pas encore reçu notre Catalogue illustré « Saison d'Hiver », d'en faire la demande à **M. JULES JALUZOT & C^o Paris**. L'envoi leur en sera fait aussitôt **gratuit et franco**.

Grand Assortiment de **VINS FINS & LIQUEURS**
Dumas - Yelmini
 3, Place Bellecour, 3
LYON
 Spécialité de Madère et Malaga d'Origine
 Dépôt de la Grande Chartreuse

Maladies de Poitrine

Guérison radicale des Bronchites, Asthme, Catarrhe, Emphysème, Pleurésie, Laryngite, Influenza, Coqueluche, Phtisie, par le **BAUME PECTORAL MARTIN TOMS**. Formule perfectionnée par **C. CORSELIS**, Ph. de 1^{re} cl. Des milliers de Guérisons inespérées s'obtiennent annuellement. Le **Traité illustré sur ces Maladies est envoyé gratis sur demande adressée à l'Institut Médical**, 89, rue Lafayette, Paris.

Malgré la Hausse sur les Lins Le **FIL au PATRIOTE** n'a changé ni son prix, ni son métrage, ni ses qualités exceptionnelles : **Force, Régularité, Souplesse**. Vente en gros : 82, boulevard Sébastopol, Paris et partout.

BELLE JARDINIÈRE

PARIS 2, Rue du Pont-Neuf, 2 PARIS
LA PLUS GRANDE MAISON de VÊTEMENTS DU MONDE ENTIER

VÊTEMENTS

pour **HOMMES, DAMES et ENFANTS**
TOUT ce qui concerne la **TOILETTE** de l'Homme et de l'Enfant
 Envoi franco des CATALOGUES ILLUSTRÉS et ÉCHANTILLONS sur demande.
 Expéditions Franco à partir de **25 Francs**.
SEULES SUCCURSALES : LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS, SAINTES, LILLE.

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837
PIANOS
 9, Place Jacobins, 9
LYON
Ch. MORETTON & C^o
 Envoi franco Catalogue Illustré

FABRIQUE DE LAINES
 Tapisseries, Canevas et Soies
AUX PETITS GOBELINS

 10, rue Bât-d'Argent, Lyon
 Bon marche exceptionnel. Detail au prix du gros
 Dépositaire de la Laine Stuart

ANÉMIE  **EN 20 JOURS ELIXIR de S. VINCENT de PAUL**
 GUÉRISON RADICALE par l'usage de l'**ELIXIR de S. VINCENT de PAUL**
 Renseignements chez les **SCŒURS de LA CHARITÉ**, 106, Rue Saint-Dominique, Paris.
 Guérin, Ph^o. 1, Passage Saulnier, Paris et 1^{er} Ph^o. — Broch. Franco.

Contre Mandat de **6 francs**
 J'ENVOIE FRANCO DOMICILE
10 kilos PRUNES D'AGEN ou **5 kilos SUPÉRIEURES** ou **5 kilos EXTRA-BELLES**
H. LAFFITE Agen (Lot-et-Garonne)
 Exiger cette marque partout. — Grandes épiceries et bons comestibles. — Représentants sérieux demandés dans chaque canton.

LA MOUSTACHE N'A PAS D'AGE
 Jeunes Gens ! Civils ou Soldats, demandez le **SPÉCIFIQUE** **PICARD, MOUSTACHE et BARBE** en 15 jours. Il fait repousser cils et cheveux. Prix : 2 fr. 25. Petit échantillon d'essai : 0 fr. 75. Envoyer timbres ou mandat **DELBREIL**, rue St-Pantaléon, 3. **TOULOUSE**.

SUPRÊME
EAU DE NOIX

 Louis DENOIX & Brive la Gaillarde